



Ma famille

Nous ne choisissons pas notre famille, nous y naissons. Issue d'une famille nombreuse, je perçois la mienne comme un cadeau.

Cadeau parce que nous avons grandi, mes sœurs et frères, entourés de l'amour de nos parents qui nous ont éveillés aux valeurs de respect, d'honnêteté, de générosité...

Cadeau car malgré nos différences de vécus, nos divergences d'idées, notre fratrie est unie : qu'une sœur, un frère, ait besoin de notre aide, nous serons tous là, d'une manière ou d'une autre, pour le soutenir.

Quelques questions à se poser en unité pastorale



En ce début d'année 2012, une de nos nièces s'est mariée avec un jeune autochtone au Niger ; et nous voilà mobilisés, frères et sœurs (six sur sept), mais aussi belles-sœurs, beaux-frères, neveux... pour participer ensemble à cet événement familial tellement important à nos yeux.

Je vous fais part du remerciement de notre nièce Sophie, reçue à notre retour en Belgique : « Je tenais à vous remercier d'être venus si nombreux. Je sais que ce n'était pas facile pour tout le monde. Comme vous l'avez vu, le mariage au Niger est plus un accord entre deux familles ; et, que vous soyez là en nombre a montré que ce n'est pas pris à la légère. Cela nous donne une légitimité énorme et cela nous renforce dans notre amour. » Pour clore ce paragraphe, je dirai que par cette présence familiale, nos amis nigériens, qui pensaient que tous les « anassaras » (blancs) sont individualistes, ont pris conscience du fait que l'esprit de famille a également un sens en Europe.

Et puis, il y a la famille que j'ai fondée avec mon époux, ayant la volonté de transmettre à nos enfants ces valeurs fondamentales inculquées par nos parents respectifs.

Et comme la vie est un éternel recommencement, notre famille s'est élargie, et nous avons la joie d'accueillir des beaux-enfants et, déjà, une merveilleuse petite-fille.

Enfin, de par ma mission en catéchèse, je me rends compte que les familles actuelles ont de multiples visages : familles unies, mais aussi familles déchirées, en souffrance, familles monoparentales, familles recomposées, familles noyées dans les dettes, familles mixtes (chrétiens-musulmans)... Toutes ces familles que je rencontre dans le cadre de ma mission sollicitent l'Eglise pour un motif ou un autre : une demande de sacrement, mais aussi pour une aide financière, ou simplement pour pouvoir parler, être écoutées et reconnues dans leur dignité humaine. S'il est vrai que la vie ne nous épargne pas, efforçons-nous cependant de maintenir nos familles dans leur richesse propre et unique. Comme nous le lisons dans la première lettre de Saint Paul aux Corinthiens (1 Co13), « l'amour ne disparaît jamais ».

Marie-Madeleine Losseau

« Les familles actuelles sont multiples »

• Comment le voyons-nous et le découvrons-nous, comment cela se manifeste-t-il au fil de tout ce qui se passe au sein d'une unité pastorale ?

• Prenons-nous parfois le temps (en EAP, en équipe de catéchèse, en équipe d'accompagnement des familles en deuil...) de relever ce qui se cherche et se vit de positivement humain dans cette multiplicité de la vie des familles ?

• Et si nous évaluons la réalité de notre accueil de ces familles dans leur diversité ! Evidemment, nous sommes accueillants, 'gentils', nous nous efforçons de ne pas juger, mais...

... prenons-nous vraiment en compte cette diversité ? Dans le contenu même des démarches proposées (images idéales suggérées...). Dans leur organisation concrète (horaires, exigences d'assiduité...).

Numéro 14
Juin 2012

Editeur responsable :
Luc Lysy
13, rue du Gouvernement
6000 Charleroi

SOMMAIRE

- 1 *Edito*
La synodalité.
- 2 *Dossier*
Couples et familles.



Chantiers...
Chrétiens en pays de Charleroi

Trimestriel
Bureau de dépôt : Charleroi X
Agrégation P307416

Belgique-Belgie
P.P.-P.B.
Charleroi X
6/236



Edito

L'expérience des équipes synodales : une mise en perspective

Chers amis lecteurs,

Tandis que vous ouvrez ce nouveau numéro de Chantiers, la phase de consultation du synode diocésain, commencée en février dernier, est arrivée à son terme. Ce terme n'est d'ailleurs pas une fermeture : en effet, l'élection de l'assemblée synodale qui vient d'avoir lieu en cette fin de juin d'une part, et d'autre part la préparation, cet été par le comité de pilotage du synode, d'un document rassemblant toutes les propositions des équipes synodales en vue du travail de l'assemblée ouvrent la phase de consultation sur une suite.

Ceci dit, quelque chose s'est passé dans la vie de notre Eglise au cours de ces derniers mois. Et ce quelque chose pourrait être porteur, plus qu'on ne le pense, d'une charge de futur. Ce quelque chose, c'est fondamentalement l'échange de la parole qu'un certain nombre de personnes ont vécu, dans

des groupes dont la taille rendait possible cet échange. Ce ne sont pas seulement des informations, des messages et des contenus divers qui ont circulé sous forme de questions et réponses. Il y a eu bien plus : dans l'échange de parole s'est dite l'expérience de l'Eglise et de la foi au Christ des participants et s'est cherché le sens de la mission qui est la nôtre aujourd'hui.

Plus d'un parmi vous sans doute l'aura expérimenté, ce type de démarche est bien plus qu'un débat d'opinion. Dans cet échange est venu au jour ce qui nous relie plus profondément et qui nous ouvre au-delà de nous-mêmes, de nos idées et de convictions particulières. Et cela, on peut le nommer « communion » tout en relevant que ce qui a été expérimenté dépasse en profondeur et en ouverture ce que l'on comprend d'habitude par ce mot.

Cette expérience laisse entrevoir ce que peut être la parole échangée entre des êtres humains, au-delà du réseau toujours plus dense et ramifié des communications, informations, messages qui font le quotidien aujourd'hui partout sur la planète. Peut-être faut-il entrevoir de ce côté-là une tâche de l'Eglise : permettre, pour sa part, la parole échangée

à hauteur d'humanité, au-delà même des appartenances et des convictions particulières...

Cette expérience est aussi l'embryon d'un « style » de vie de l'Eglise, il est vrai plutôt en contraste avec l'image qu'elle donne et qui est largement véhiculée d'elle dans nos sociétés sécularisées. Un « style », c'est-à-dire une manière de faire, une manière de se mettre en relation, une manière d'être tout orientée vers un essentiel : des communautés chrétiennes ouvertes, qui soient comme des lieux sources pour grandir en humanité, alors même que les formes traditionnelles de la présence catholique chez nous s'étiolaient de plus en plus.

C'est en livrant cette perspective à votre réflexion que je vous souhaite bonne lecture de notre magazine Chantiers.

Luc Lysy

Retours :
5, rue Charnoy - 6000 Charleroi

Comité de rédaction :
Véronique Henriët, Luc Lysy, Jean-Yves Nolle, François Saucin, Paul Scolas, Myriam Tonus, Benoît Mathot

Editeur responsable :
Luc Lysy - 13, rue du Gouvernement - 6000 Charleroi

Secrétariat / Abonnement :
5, rue Charnoy - 6000 Charleroi
Région Pastorale de Charleroi - n°795-5144929-38
10 euros pour 3 numéros

Mise en page et Impression
Maryline Dutremez - dutremez.maryline@euphony.net
sprl Imprimerie Poty - info@poty-print.be

Toute réaction ou demande d'information est attendue et
bienvenue au 13, rue du Gouvernement - 6000 Charleroi

Contact Véronique Henriët :
GSM 0472.60.69.02 - veronique_henriet@hotmail.com

Couples et familles en plein vent

Tous les sociologues sont unanimes à ce sujet, la famille et les relations interpersonnelles font partie des valeurs premières des individus de notre société. Et paradoxalement, tant la famille que la relation de couple sont les lieux, les endroits les plus fragiles, les plus précaires.

Je voudrais aborder ici quelques uns des nombreux paradoxes qui reposent sur le couple et la famille : autant d'injonctions auxquelles nous sommes soumis !

Libres et contrainte

Pendant des générations, les institutions traditionnelles (l'Église, l'État) nous ont procuré une identité bien définie. Ces institutions nous permettaient d'avoir une structure, apportant à la fois de l'ordre, du sens à notre existence, tout autant qu'un sentiment de continuité et d'appartenance. Il nous faut évaluer le grand saut réalisé.

Tous ces cadres qui étaient donc assurés auparavant, ne le sont plus aujourd'hui, et il revient à chacun d'inventer sa vie, son cadre, son ossature, à ses risques et périls.

Finalement, nous n'avons jamais été aussi libres et jamais aussi contraints par l'exigence d'être heureux. Impératif de posséder, d'acquiescer, impératif de s'épanouir, de s'éclater, impératif d'être bien dans sa tête, dans son corps, comme celui de jouir !

non seulement le bonheur mais aussi réparation de notre passé, et réalisation de soi.

Tous et toutes nous avons un besoin fondamental de sécurité, de relation stable, de continuité tout autant qu'un besoin d'intimité, d'échange et de partage.

Mais ce besoin d'intimité n'est pas semblable chez l'homme et chez la femme. Pour la femme, il passe d'abord par la parole, le dialogue, l'échange et la considération partagée, alors que chez l'homme il passe avant tout par le langage corporel, la caresse, l'intimité sexuelle. D'où les difficultés, les malentendus inévitables.

Autre défi qui repose sur le couple : celui de concilier sans cesse l'amour et le désir alors que l'un et l'autre suivent des logiques différentes.

Si dans un premier temps, le couple peut répondre à cette injonction puisqu'il est le lieu de nombreuses satisfactions, s'il peut en effet concilier la stabilité, la sécurité dont l'amour a besoin ainsi que

l'intimité sensuelle et sexuelle dont le désir se nourrit, c'est sans compter avec l'usure, les habitudes et l'arrivée des déceptions.

Avec la venue des enfants, la surcharge des responsabilités et obligations tant vis-à-vis de l'extérieur que de l'intérieur, mais surtout le tarissement du dialogue, il semble que l'intimité et la complicité s'effilochent de plus en plus et que l'on assiste à la déperdition de tout ce qui faisait l'enthousiasme de départ. Avec le temps, la dialectique de l'amour et du désir prend une tournure particulière et ces deux courants finissent par se séparer puisqu'ils ne relèvent pas de la même logique. Le désir pour se maintenir a besoin de neuf alors que l'affection amoureuse, pour se déployer, a besoin de continuité.

Comment en effet assumer ce paradoxe ? Nombre de couples arrivent en crise, après la découverte d'une relation extra-conjugale tout simplement parce que l'un des deux est allé chercher le nouveauté « au dehors », alors qu'il ou elle tient par ailleurs à son couple de base.

Les attentes dans le couple

Autre paradoxe, malgré cette tendance à l'individualisme, nos attentes sur les relations interpersonnelles et conjugales se sont démultipliées.

Les histoires des couples reposent aujourd'hui sur le sentiment amoureux et sur la conviction qu'on va y trouver



Besoin de lien et d'indépendance

En chacun de nous coexistent le besoin de lien, d'être ensemble, le besoin de distance, d'indépendance.

Et si le couple ou la famille est un lieu d'attachement, un lieu de découverte de la différence, un lieu d'apprentissage de la négociation, il existe conjointement le besoin de se sentir libre et autonome. Équilibre pas facile à maintenir !

Mais si cette aspiration à vivre l'amour au sein du couple et de la famille correspond à une chose profonde, il peut cependant s'y déployer des manœuvres perverses et négatives.

Quand l'amour devient contrôle, synonyme d'étouffement, quand l'un instrumentalise l'autre, alors on finit par se rebeller.

A propos du besoin d'être aimé et reconnu

Ce qui tourne au travers des récits de couples, comme chez la femme autour de son besoin d'être reconnue : besoin donc d'être regardée, considérée, reconnue pour ce qu'elle fait. Par contre, chez l'homme ça se place autour de son besoin d'être aimé, son besoin de reconnaissance étant rencontré dans son milieu professionnel. Son besoin d'être aimé dans la sphère privée est mis à mal lorsqu'il manque d'intimité, notamment sexuelle.

Quand le couple devient famille

Quand l'enfant arrive, par surprise ou par souhait, cet événement fait office de grande révolution sans précédent. Pour la première fois la femme devient mère, l'homme devient père. Il s'agit donc d'un travail, psychologique, qui ne se fera pas sans peine et qui demandera beaucoup de temps.

La femme devenue mère va s'investir affectivement et concrètement dans sa relation à son bébé. Le père le fera davantage sur le versant de la responsabilité : gagner plus d'argent, apporter un

nid protecteur...Là aussi les dérivés sont multiples : le père, toujours plus occupé à ses responsabilités et à ses tâches de protection, se sent de plus en plus seul. Et la mère, livrée à elle-même pour le bien-être des enfants, se ressent fréquemment seule et abandonnée. Chacun va donc devoir y aller de son ajustement intérieur et, parfois, sans pouvoir le communiquer à l'autre.

La différence / l'altérité

Au sein du couple et de la famille, le travail le plus difficile qui revient à chacun est la rencontre avec la différence de l'autre : chacun arrive avec son histoire, son bagage éducationnel, ses propres convictions et vérités. L'un comme l'autre veut imposer sa carte du monde, sa vision et son système de croyances, comme seul référentiel, et avec la conviction qu'il détient la vérité ! Ainsi donc, le couple et la famille sont par excellence un lieu d'apprentissage de l'altérité.

Conclusion

Chacun paraît libre aujourd'hui d'inventer sa vie sur mesure. Mais cette liberté va de pair avec une grande fragilité. Car les nouveaux modèles ont eux-mêmes leurs contraintes : la contrainte d'être heureux, comme celle de s'épanouir coûte que coûte sans renoncer à rien. Tout autant que l'aspiration à la stabilité et à l'intimité sans cesse perturbée par les aléas de la vie.

Sophie Mathot
Psychothérapeute, sexologue



Lorsqu'au carnaval les Gilles de Binche ont défilé, les journaux n'ont pas manqué de rappeler que l'événement et ses personnages « remontent à la nuit des temps » – manière de signifier que ces réjouissances paraissent aussi anciennes que les sociétés humaines. Et de fait, ce que nous appelons la culture – manières de penser, de vivre, art, savoirs... – s'est constituée à la manière d'un terreau : sur un sol initial assez pauvre viennent se déposer, saison après saison, âge après âge, les traces de ce qu'il a engendré et nourri ; et plus les couches s'accumulent, plus le terreau s'enrichit d'apports divers qui se mélangent, se confondent, se complexifient.

Gaufres et couscous

Tel est le processus même de la tradition, cet acte qui signifie livrer, transmettre. L'on est jamais que les héritiers de celles et ceux qui nous ont précédés : ce que l'on apprend à l'école, le folklore, l'histoire, mais aussi les savoir-faire et les processus de productions sont comme le résultat – toujours provisoire ! – de ce que les générations précédentes ont déposé. Il y a moins d'un siècle encore – avant le règne du tout-à-la-poubelle –, à peu près tout se transmettait : le nom de famille, les maisons, les meubles et même les charges de métier ; on était meunier, tailleur ou pharmacien de père en fils. C'est la transmission qui a façonné, qui façonne encore en grande partie l'identité d'un pays, d'une région, voire d'une famille – «chez nous, on a l'habitude de...» Dire que les gaufres belges sont inimitables ou que les femmes maghrébines égrenent le couscous d'une manière elle aussi unique, ce n'est pas faire preuve de chauvinisme, mais reconnaître la trace d'une mémoire enfouie désormais passée dans les gestes. Pour qu'il y ait transmission, il faut des passeurs et des passeuses. C'est bien pourquoi la famille ou l'école – lieux sociaux par excellence – ont été des « canaux de transmission » particulièrement efficaces. Mais aussi les « anciens », qui sont comme des mémoires vivantes – qu'on songe aux survivants de la Shoah ou aux dernières chanteuses d'authentiques berceuses bretonnes – ou les musées et mémoriaux en tous genres. De nouveaux canaux, portés par les technologies modernes, contribuent à alimen-

ter constamment cette immense «boîte à trésors» que représente l'héritage collectif : sites de généalogie, musées virtuels, émissions de télé, films offrent un accès toujours plus large au patrimoine de l'humanité. Désormais, nous voici héritiers universels, en quelque sorte.

Faire le tri

Pourquoi alors a-t-on parfois l'impression que la transmission est en panne, que les jeunes générations sont comme amnésiques ? «Les traditions se perdent !...», soupirent les aînés. De fait, la broderie, le tricot et les liqueurs maison ont perdu du terrain, le wallon tombe aux oubliettes, les deux guerres du 20e siècle finissent par se confondre et Mickey l'Ange (authentique !) transforme le plafond de la Sixtine en bande dessinée... Quant aux familles, elles éclatent, se composent, se recomposent, les demi-frères et demi-sœurs au second degré se croisent pendant les week-ends et une partie de vacances ; des enfants portent le nom de leur mère, avant d'y accoler celui d'un beau-père qui, les adoptant, devient leur père. Les histoires individuelles se croisent, se superposent, s'entremêlent. Si l'histoire familiale se déroulait autrefois de façon linéaire, on peut désormais parler à juste titre de constellations familiales, avec leurs planètes proches et éloignées, leurs satellites et leur trous noirs – et leurs histoires plurielles.

Pour autant, est-il nécessairement négatif d'avoir six ou huit grands-parents plutôt que quatre ? D'avoir deux lieux de vie plutôt qu'une unique maison ? La complexité du réseau est-elle nécessairement moins féconde que la simplicité de la ligne droite ? Tout dépend de ce qu'on espère transmettre... dans un contexte qui a profondément changé. Chaque personne revendique son autonomie : un jeune ne se sent plus obligé de suivre les traces de son père ou de sa mère – et c'est une bonne chose ! De même, il préférera sans doute aménager son intérieur selon ses goûts plutôt que d'entretenir respectueusement les meubles légués par ses grands-parents. Quant

La boîte aux trésors

L'autre jour, mon petit-fils de huit ans m'a demandé de lui apprendre à faire... des scoubidou ! Amusé, son père nous regardait croiser les brins. « Ça me rappelle le temps où j'en faisais avec toi », m'a-t-il dit. A travers quelques fils de plastique, trois générations tissaient un petit pan de leur commune histoire...

aux connaissances, elles se multiplient à une vitesse telle qu'il devenu préférable d'acquiescer un regard critique plutôt que de réciter par cœur une oraison funèbre de Bossuet (dans les années '60, déjà, cela nous paraissait sans intérêt...). Les contenus ou les objets ne sont sans doute pas la part d'héritage la plus précieuse.

Le cadeau d'humanité

Car de quoi héritons-nous, vraiment ? De notre corps, d'abord – et ce n'est pas rien ! Les parents transmettent une part d'eux-mêmes, indélébile, que ne sauraient modifier les aléas des histoires personnelles. La beauté d'un regard, d'une chevelure, d'un sourire demeure, quand bien même la source de nos gènes est sortie de notre vie. Mais surtout, ce qui donne sens et appui à une vie humaine, ce qui lui ouvre un possible chemin, tout cela est donné, transmis, offert en humble et inestimable héritage. Les valeurs, la rassurance, la confiance en soi, la capacité de résilience et de solidarité, l'ouverture à autrui, à la beauté, à la spiritualité : autant de trésors qui ont été déposés depuis notre naissance, dans le berceau de notre histoire, par des personnes – parents, mais aussi amis, maîtres, etc. – qui, eux-mêmes, ont hérité de ces richesses. Les formes familiales ou les systèmes scolaires sont au fond seconds dans cette très essentielle

donation que se font entre eux les êtres humains, qu'Albert JACQUARD appelle l'humanité. Un être humain transmet qui il est bien plus que ce qu'il a – tout enseignant le sait, s'il a trouvé bonheur en ce métier. Et chaque être humain enrichit, selon son don propre, l'héritage reçu. Le génie du créateur, c'est d'avoir la capacité de tailler de façon exceptionnelle la pépite trouvée pour en dégager la brillance de l'or. Mais l'or était déjà présent... En tombant au sol, la feuille morte ignore qu'elle contribue à enrichir le terreau ; sans elle, pourtant, l'héritage serait incomplet.

Plutôt que de se lamenter sur ce qui n'est plus, peut-être est-il plus encourageant de s'émerveiller de cette donation ininterrompue qui, à travers les millénaires et les civilisations, à travers nos histoires singulières et nos vies parfois chaotiques, contribue à humaniser la vie. Le malheur, ce n'est pas que les modes de vie changent, même si cela peut être déstabilisant. Le malheur, c'est quand seule la fée Carabosse s'invite près du berceau. En ce sens, il peut être bon de ne plus croire aux contes de fée...

Myriam TONUS

